

La vie humaine est marquée par le retour. Bon gré mal gré nous revenons toujours au temps révolu. Autant d'émotions positives que négatives accompagnent ce transfert physique ou, plus souvent, mental vers un point (non)choisi : lieu, objet, événement, homme, phénomène. Le retour est inévitable parce que le temps passé cadre les facteurs qui expliquent le présent. On scrute des traces, on saisit des formes déjà effacées pour se comprendre soi-même, pour avoir la force d'affronter la réalité présente, pour reconstruire son identité, etc. L'éventail de possibilités est infini. Le retour, qu'il soit individuel ou collectif, exige un travail de mémoire important qui est gouverné par des lois particulières. Le processus de déplacement, de substitution, d'omission rend l'image du passé incomplète, trouée. Elle reste malgré tout un point de repère important et sa valeur est indéniable. Elle est toujours le support, fort ou fragile, de ce qui construit l'être humain. La littérature est l'espace privilégié du retour, la plupart des textes étant le retour par excellence, car ils racontent ce qui s'est déjà passé. De quelle façon les auteur-e-s se confrontent-ils/elles au passé ? Qu'en résulte-t-il ? Des réponses, plus ou moins exhaustives, remplissent les pages des Cahiers ERTA numéros 17 et 18.

EWA M. WIERZBOWSKA